

CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin (du 11 au 17 octobre 2023). BERLIOZ : Béatrice et Bénédict. M. A. Henry, P. Talbot, O. Doray, M. Lenormand... Pierre-Emmanuel Rousseau / Sascha Goetzel.

Avec son heure et quart de musique, son action théâtrale quasi inexistante et des dialogues laissant peu de place à une évolution psychologique, *Béatrice et Bénédict* de Hector Berlioz n'est pas facile à monter. Pierre-Emmanuel Rousseau, à qui Alain Surrans et Matthieu Rietzler ont confié cette coproduction entre Angers Nantes Opéra et l'Opéra de Rennes, a eu la bonne idée de réécrire les textes parlés, retrouvant une verdeur dans la langue que Berlioz avait édulcoré (à partir de la pièce *Much ado about nothing* de Shakespeare dont est tiré le livret écrit par Berlioz lui-même), redonnant ainsi un peu de chair à des personnages comme esquissés par le compositeur.



Transposée par **Pierre-Emmanuel Rousseau** (qui signe également décors et costumes) dans la Sicile (mafieuse) des Années 80, l'action y gagne en vie et mouvements, avec des scènes dansées (type Madison), emplies d'une bonne humeur colorée- et nous avouerons nous être laissés emporter par la liberté du propos et la fantaisie d'une mise en scène qui, toujours intelligente et attentive, précise dans sa direction d'acteurs, ne se prend pour autant jamais au sérieux (avec des clins d'oeil aux "*soap operas*" et autre « *telenovelas* » brésiliens de la fin du XXe siècle).

Légère d'esprit, cette œuvre requiert paradoxalement des trois rôles principaux des qualités vocales quasi héroïques : le trio réunit ici ne démérite pas malgré des bémols à apporter aux prestations des uns et des autres. Si **Marie-Adeline Henry** campe un Béatrice rageuse et vindicative à souhait, avec sa voix large et opulente qui lui permet de faire un sort à son

second air qui requiert une ampleur à la Didon, l'aigu continue d'être strident, à la limite du cri. Dans le rôle de Bénédict, **Philippe Talbot** possède la diction et la légèreté qui conviennent à son personnage, mais le format reste confidentiel, surtout face à la voix éruptive de sa collègue. Rien à redire, en revanche, sur la Hero de la jeune **Olivia Doray**, qui livre son grand air avec des vocalises qui possèdent l'éclat et l'ampleur requis. Elle détaille par ailleurs finement le sublime "duo nocturne" avec sa consœur **Marie Lenormand** (Ursule), dont les superbes couleurs mordorées du timbre se marient idéalement à la voix de sa partenaire. De leur côté, **Marc Scoffoni** (Claudio) et **Frédéric Caton** (Don Pedro) font preuve de toute l'autorité nécessaire dans leurs épisodiques interventions, tandis que **Lionel Lhote** prête ses glorieux moyens au personnage de Somarone, révélant des dons comiques qu'on ne lui connaissait pas ! Enfin, le **Chœur d'Angers Nantes Opéra** (très bien préparé par **Xavier Ribes**) semble apprécier l'originalité d'une écriture trapue, mettant en valeur leur virtuosité autant que la solidité de chacun des registres.

En fosse, sous la baguette de leur directeur musical **Sascha Goetzel**, l'**Orchestre National des Pays de la Loire** trace avec beaucoup de finesse le profil musical de ce divertissement écrit avec la pointe d'une aiguille. Et l'excellent chef autrichien a loisir de prendre sa revanche dans les moments plus extatiques où sa direction excelle dans l'art de ménager les équilibres sonores.

CRITIQUE, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 11 octobre 2023.
BERLIOZ : Béatrice et Bénédict. M. A. Henry, P. Talbot, M. Lenormand, O. Doray... Pierre-Emmanuel Rousseau / Sascha

Goetzel. Photos (c) Bastien Capela.

A l'affiche au Théâtre Graslin de Nantes jusqu'au 17 octobre, puis à l'Opéra de Rennes les 12, 14, 16 et 18 novembre, et enfin au Grand-Théâtre d'Angers le 3 décembre 2023.

VIDÉO : Teaser de “Béatrice et Bénédict” dans la production de Pierre-Emmanuel Rousseau pour Angers Nantes Opéra et l'Opéra de Rennes

CRITIQUE, opéra. NANTES, Théâtre Graslin, le 11 octobre 2023. BERLIOZ : Béatrice et Bénédict. M. A. Henry, P. Talbot, M. Lenormand, O. Doray... Pierre-Emmanuel Rousseau / Sascha Goetzel.

La saison lyrique nantaise s'ouvre au Théâtre Graslin avec le tout dernier opéra de Hector Berlioz, *Béatrice et Bénédict*. Opéra d'une gaieté pompière rarement produit de nos jours, il

est défendu ce soir par le chef d'orchestre **Sascha Goetzel** à la direction de l'**Orchestre National des Pays de la Loire**. La rayonnante distribution orbite autour des rôles titres interprétés par la soprano **Marie-Adeline Henry** et le ténor **Philippe Talbot**. La scénographie, les costumes et la mise en scène sont assurés par **Pierre-Emmanuel Rousseau**.

Un chant de cygne, comique



Lorsque le Casino de Baden-Baden passe commande à Berlioz pour une comédie, le compositeur romantique français par excellence s'inspire d'une de ses pièces préférées de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*. Il crée alors un opéra-comique stylistiquement très proche du répertoire bouffe italien (son unique tentative dans ce genre), où l'intrigue est très

resserrée par rapport à l'originale et dont le point essentiel est l'évolution progressive des attitudes des protagonistes : de la moquerie au mariage ! Le parti pris scénique de **Pierre-Emmanuel Rousseau** et son équipe artistique est de transposer l'action aux années 80, dans une Sicile *kitsch* imaginée en mode comédie musicale stéréotypée, où il n'est plus question de guerre sainte entre chrétiens et musulmans, mais de querelles mafieuses entre familles rivales.

Dès la grande ouverture instrumentale, brillante et gaie, nous pouvons retrouver les reflets du génie musical du compositeur. L'interprétation par l'orchestre sous la baguette de **Sascha Goetzel** est tout simplement excellente ! C'est tout panache tout brio et un véritable kaléidoscope de couleurs orchestrales chatoyantes. La distribution francophone a plusieurs occasions de briller dans la palette expressive de Berlioz mise au service d'une comédie « légère ». Le trio masculin du 1er acte « *Me marier ? Dieu me pardonne* » est mi-comique, mi-spirituel dans la superbe interprétation de Philippe Talbot, **Frédéric Caton** et **Marc Scoffoni**, respectivement Bénédict, Don Pedro et Claudio respectivement. Au niveau dramatique, la pièce de résistance est certainement l'air grandiose de Béatrice au 2ème acte « *Il m'en souvient* », défendu avec une intensité saisissante par la soprano **Marie-Adeline Henry**, virtuose.

Le moment le plus beau de la partition revient aux personnages secondaires de Héro et d'Ursule : le duo qui clôt l'acte 1 « *Nuit sereine et paisible* ». Dans cette merveille d'une indescriptible beauté lyrique, dans la lignée sublime de duos féminins de Haendel et Mozart, la soprano **Olivia Doray** et la mezzo **Marie Lenormand** sont superlatives. Ici, le désir d'amour et l'attente s'unissent à l'innocence et s'épanouissent, sous l'éclat du ciel étoilé, en un nocturne envoûtant, palpitant, avec l'orchestre (surtout les vents, magnifiques) parfaitement accordé et tout à fait *maestoso* et beau dans l'expression des sentiments.

Les nombreux numéros pour l'ensemble sont délicieux, même si parfois nous avons l'impression que les artistes ne savent pas trop ce qu'ils sont en train de faire ou ce qu'ils devraient faire sur scène... Ce n'est pas entièrement insensé dans le cadre d'un cabaret fantasque plein de paillettes et de perlimpinpins, au fond. La prestation du **Chœur d'Angers Nantes Opéra** sous la direction de **Xavier Ribes** est excellente, les chanteurs prennent visiblement du plaisir dans les aspects drôles et effrénés de la production, et vocalement ils sont très en forme.

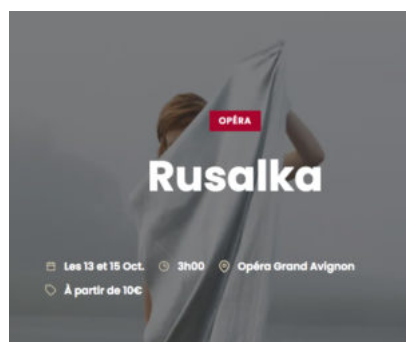
Un opéra rare à découvrir à Angers Nantes Opéra et à l'Opéra de Rennes jusqu'au mois de décembre 2023 : A l'affiche à Nantes au Théâtre Graslin les 15 et 17 octobre, à l'Opéra de Rennes les 12, 14, 16 et 18 novembre et au Grand-Théâtre d'Angers le 3 décembre 2023

CRITIQUE, opéra. Nantes, Théâtre Graslin, le 11 octobre 2023.
BERLIOZ : Béatrice et Bénédict. M. A. Henry, P. Talbot, M. Lenormand, O. Doray... Pierre-Emmanuel Rousseau / Sascha Goetzel. Photos (c) Bastien Capela.

VIDEO : Duo « nocturne » extrait de « Béatrice et Bénédict » de Berlioz

**CRITIQUE, opéra. OPÉRA GRAND
AVIGNON, le 13 octobre 2023.
DVORAK : Rusalka. Ani Yorentz
Sargsyan, Jean-Philippe
Clarac et Olivier Deloeuil,
Benjamin Pionnier.**

Voilà une mise en scène plus que
séduisante qui prend en compte et
respecte le rythme même de la partition
sans les distorsions habituelles ni les
décalages, ni les intrusions parasites
d'une vidéo qui s'immisce voire
bouleverse enjeux et relations entre les
personnages [cf les lectures
transformatrices des Tcherniakiov et
Warlikowski].



Depuis un Berlioz revisité avec beaucoup
de tact [qui interrogeait déjà la
puissance du désir], il y a plusieurs
années au Tap de Poitiers, **Jean-Philippe
Clarac** et **Olivier Deloeuil**, confirment
d'évidentes qualités d'explicitation là où
séviennent souvent des élucubrations

théâtreuses usées, systématiques quand elles ne sont pas douteuses.

L'argument de cette mise en scène est d'abord sa clarté ; le bassin olympique et le milieu des sportives en nage synchronisée qui participent d'ailleurs activement à la scénographie, sont d'autant mieux insérés dans l'opéra de Dvorak que la figure même des naïades soulignent le milieu d'où vient l'héroïne : Rusalka. Celle-ci devrait accepter de nager parmi ses semblables, à l'écart de toute présence humaine, loin des hommes qui pourraient la souiller.

L'élément liquide est omniprésent d'autant mieux suggéré par le bassin de natation restitué en coupe et ouvert vers le public... L'action principale s'y déroule. De sorte qu'incidemment, l'eau occupe l'espace de la salle et immerge symboliquement les spectateurs. Régulièrement la nage des sportives, filmées au préalable, est projetée de telle sorte que la ligne d'eau correspond à celle du bassin sur la scène : belle illusion optique dont la réussite souligne davantage cette parfaite concordance entre le sujet de l'opéra et l'action dramaturgique réalisée.

Rusalka en nageuse olympique



Pourtant protégée et mise en garde par deux instances protectrices, Vodnik, (l'esprit des eaux) et la magicienne Jezibaba, – c'est à dire symboliquement son père et sa mère, Rusalka refuse cet ordre immuable et fait le choix de vivre sa propre vie. Mais à quel prix, et après combien d'obstacles comme d'épreuves... Tout cela est parfaitement exposé dans la mise en scène qui soigne l'esthétique de chaque référence aquatique. Si elle veut l'amour, Rusalka devra se faire aimer d'abord; puis espérer, attendre, se languir [l'air à la lune], se transformer, se sacrifier, souffrir [air lamento du II] , renoncer, s'effacer, pardonner... Au final, Rusalka se montre plus humaine que quiconque et mérite bien d'être reconnue comme telle. La trajectoire est ici idéalement exprimée.

De toute évidence, la production écarte ici toute expression

fantastique et surnaturelle, toute référence à la légende slave. Pour mieux se concentrer sur ce que vit Rusalka sur scène. Itinéraire de toutes les héroïnes romantiques à l'opéra... Elle doit souffrir si elle veut s'émanciper, passer par différentes étapes et doit faire l'expérience des hommes, leur nature corruptible et inconstante.

Rusalka ne doit vivre que dans les yeux et par le diktat des hommes. Son itinéraire montre en réalité tout l'inverse dans la formidable épopée que nous dit la musique.

Le timbre fruité et souple de la soprano **Ani Yorentz Sargsyan** captive de bout en bout, éclairant et sa quête d'humanité et tous les affres qu'elle doit surmonter pour accomplir son identité. Chaque air important est magistralement investi, de la prière à la lune, sommet émotionnel d'une amoureuse éperdue, à ... sa dépression impuissante et accablée au II, face à l'Ondin, aussi désemparé qu'elle.

Évidemment la transposition produit de surprenants décalages comme la figuration de Jezebaba en... nettoyeuse de surface, gants de protection et balai serpillière en mains. La grande transformatrice, magicienne aux potions convoitées, en prend pour son grade... sans sacrifier sa puissance car l'engagement de la mezzo **Cornelia Oncioiu** est total, comme l'est aussi **Irina Stopina** dans le rôle de la Princesse à laquelle elle confère une présence somptueusement véhémente... [vraie Freia échappée d'un opéra de Wagner].

Les hommes sont plus problématiques à notre avis. Avouons notre déception à leur endroit. Ni le père / l'Ondin ni le Prince n'apporte ce trouble nécessaire qui aurait pu sublimer davantage l'aura de la belle naïade. En outre, aussi engagé soit le ténor **Misha Didyk** dans le rôle du Prince, on a du mal à croire qu'il puisse visuellement susciter le désir brûlant de la naïade [l'objet du désir est exprimé par plusieurs séquences vidéo ou un bellâtre en costume, dans son couloir de natation, paraît en grand écran].

Distinguons cependant le chant articulé de **Fabrice Alibert** qui offre une incarnation réellement prenante du chasseur et du garde forestier à la cour du Prince : ardent, expressif, habité.

JUSTESSE DE LA TRANSPOSITION... Au titre des réussites évidentes, soulignant la fusion qui s'accomplit entre le sujet opératique et le regard défendu par les metteurs en scène, la vidéo de nageuses en action synchronisée pour l'intermède orchestral qui introduit le tableau choral à la cour du Prince : ce ballet aquatique en total osmose avec la partition renforce encore la justesse de cette transposition.



De même, la seconde partie (III^{ème} acte) s'ouvre sur un film dévoilant le spleen d'une nageuse : « se maquiller, s'apprêter pour être les filles de l'eau, les filles, toujours les filles,... tout cela, ce n'est pas être une femme »... Le parallèle est éloquent avec l'ambition de l'ondine Rusalka prête à tout pour devenir celle qu'elle souhaite être. Quitter ses sœurs, son père, son milieu... En réalité rompre avec l'image de jeune vierge pure « aux cheveux d'or, aux pieds d'albâtre », telle que les 3 nymphes le chantent au début du III (excellent trio composé de **Mathilde Lemaire, Marie Kalinine, Marie Karall**). En finir avec l'icône et la figure fantasmatique ; vivre sa propre vie, c'est à dire ses désirs [qui la portent vers le prince], la promesse d'une vie sensuelle voire amoureuse. Photo des nymphes / naïades ci dessus © Cedric-Delestrade.

Pour autant, La princesse a bien compris le trouble qui empêche le prince de l'aimer profondément ; ayant parfaitement identifié sa rivale, elle maudit et rejette à la fin de l'acte

II, celui qui a clairement choisi la créature froide et muette, sa » biche blanche » irrésistible, vrai fantôme incarné.

FOSSE MIROITANTE... En fosse et de plus en plus cohérente voire somptueuse, la sonorité de l'**Orchestre National Avignon-Provence**, sous la baguette attentive de **Benjamin Pionnier**, scintille de tous ses feux, bois à la fête, – clarinettes et cor anglais en particulier, aux côtés des bassons et de la flûte, - autant de timbres complices du chant de la harpe, d'une volupté secrète, enfin révélée, à chaque apparition de l'ondine admirable.

Le spectacle est total. Sa réussite est d'autant plus méritoire qu'il s'agit aussi du travail en concertation entre les 4 opéras régionaux : Avignon, Nice, Toulon, Marseille... [— Dernière date à l'affiche d'Opéra Grand Avignon : aujourd'hui, dim 15 oct 2023, 15h. Incontournable.](#)



CRITIQUE, opéra. OPÉRA GRAND AVIGNON, le 13 octobre 2023.
DVORAK : Rusalka. Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil /
Le lab, Benjamin Pionnier, direction. Photos de la production
Rusalka à l'Opéra Grand Avignon © studio Delestrade Avignon

Distribution

Direction musicale : Benjamin Pionnier
Mise en scène, costumes et scénographie :
Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil

Le Prince : Misha Didyk
La Princesse étrangère : Irina Stopina
Rusalka : Ani Yorentz Sargsyan
L'Esprit du lac : Wojtek Smilek
Ježibaba : Cornelia Oncioiu
Le garçon de cuisine : Clémence Poussin
Première nymphe : Mathilde Lemaire
Deuxième nymphe : Marie Kalinine
Troisième nymphe : Marie Karall
Le garde forestier / La voix d'un chasseur : Fabrice Alibert

Choeur et Ballet de l'Opéra Grand Avignon
Orchestre national Avignon-Provence

Reprise de RUSALKA / Prochaine étape : Opéra de Bordeaux, les
8, 10, 12 nov 2023 :
<https://www.opera-bordeaux.com/opera-rusalka-rencontre-avec-jean-philippe-clarac-et-olivier-deloeuil-metteurs-en-scene-42592> / puis Opéra de Nice, du 26 au 30 janvier 2024.



approfondir

LIRE tous nos articles Opéra Grand Avignon, saison 2023-2023
(entretien avec Frédéric Roels, temps forts de la saison
2023-2024, etc... : <https://www.classiquenews.com/?s=avignon>

Lien directs :

ENTRETIEN avec Frédéric ROELS, directeur de l'Opéra Grand
Avignon, nouvelle saison 2023 – 2024 :
<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-frederic-roels-directeur-de-lopera-grand-avignon-a-propos-de-la-nouvelle-saison-2023-2024/>

Opéra Grand Avignon : nouvelle saison 2023 – 2024 / Temps
forts :
<https://www.classiquenews.com/opera-grand-avignon-nouvelle-saison-2023-2024-presentation-et-temps-forts/>

CRITIQUE, opéra. LILLE, opéra (du 5 au 16 octobre 2023). MOZART : Don Giovanni. T. Murray, E. Barath, V. Buialskiy, C. Skerath... Guy Cassiers / Emmanuelle Haïm.

C'est un double anniversaire que fête l'**Opéra de Lille**, avec le centenaire de son magnifique bâtiment historique et les 20 ans à la fois de sa réouverture (après de longs travaux) et du début de mandat de **Caroline Sonrier** – qui avait initié sa première saison en 2003 avec... *Don Giovanni* de Mozart (dans une mise en scène de David McVicar). Mais autant la proposition scénique du premier était "sage", autant celle de son collègue flamand **Guy Cassiers** est radicale... puisqu'il transpose l'essentiel de l'action dans une boucherie ! Celle, en l'occurrence, tenue par Masetto et Zerlina, pour lesquels viande et sexe font bon ménage, puisqu'au milieu des amas de viande disposés sur leur établi, la jeune fille lui offre une turlutte au I avant qu'elle ne lui grimpe dessus, au II, pour avoir sa part de coït. Au fur et à mesure du spectacle, toujours plus de sang au point que tous les protagonistes finissent par en être totalement barbouillés, quand ils s'ébattent, au milieu du II, parmi des monceaux de viandes sanguinolentes mises sous vide, dont des membres humains... Bien que de manière grand-guignolesque, on comprend le propos de Guy Cassiers qui assimile cette orgie carnée à notre société actuelle, toujours plus avide de pouvoir, de sexe et d'argent, la parabole nous apparaissant quand même ici un peu trop

facile et outrée.



Par bonheur, l'excellent plateau réuni par **Josquin Macarez** à Lille suffit à notre bonheur, et parvient à faire passer au second plan des images qui ne vont pas forcément dans le sens du chant et de la musique. Si ce n'est qu'**Emmanuelle Haïm** semble adopter la frénésie carnassière de la mise en scène, et adopte ici des *tempi* qui mettent parfois à mal une équipe valeureuse, mais encore jeune et parfois inexpérimentée, et qui doit s'adapter tant bien que mal à la vélocité de sa direction musicale. Mais les qualités de brillance et de souplesse de son superbe ensemble du **Concert d'Astrée** ne sont néanmoins pas remises en cause, et le bonheur est aussi dans la fosse.

Sur le plateau, rendons d'abord hommage au rôle-titre, c'est-

à-dire au baryton étasunien **Timothy Murray**, qui incarne avec une plénitude et une intelligence exemplaires le personnage équivoque de Don Giovanni, avec un physique idéal pour le rôle, et une voix à l'intonation claire et homogène sur l'ensemble de la tessiture. Modèle de musicalité, parfait de goût et de style (superbe demi-teintes dans la sérénade « *Deh, vieni alla finestra* »), d'une intelligibilité formidable dans les récitatifs, il campe un excellent Don Giovanni. Nous succombons également au Don Ottavio de son compatriote **Eric Ferring**, empreint de tendresse et de poésie, car comment ne pas fondre devant son air « *Il mio tesoro* », délivré avec une élégance et une tenue de souffle incomparables, au point de faire oublier le carnage autour de lui. Dommage que le baryton franco-mexicain **Sergio Villegas Galvain** connaît de sérieux problèmes d'intonation et de justesse dans ses interventions, car le timbre est flatteur et l'acteur particulièrement convaincant. En Leporello, la basse ukrainienne **Vladyslav Buialskiy** rallie, en revanche, tous les suffrages, grâce à ses qualités de phrasé égalant son incroyable verve dramatique, toute de vivacité et de truculence mêlées. Quant à la basse britannique **James Platt**, il campe un parfait Commandeur, aux graves abyssaux.

Côté féminin, toutes les solistes apportent satisfaction à l'oreille comme au drame. A commencer par la soprano hongroise **Emoke Barath**, qui confère sa belle voix corsée à Donna Anna et distille une sensualité et une incandescence remplies de sens tragique qui suscitent l'admiration. Elle donne de magnifiques accents au superbe air « *Or sai chi l'onore* », et nous réserve de somptueuses vocalises. Dans le rôle d'Elvira, la jeune soprano belgo-suisse **Chiara Skerath** fait preuve d'un engagement dramatique tout aussi remarquable, avec des aigus aussi sûrs que percutants, mais les ardues vocalises de son air "*Mi tradi*" la mettent un peu en difficulté. Enfin, la splendide soprano suisse **Marie Lys** offre sa pétulance, sa fraîcheur et sa belle sensibilité à Zerlina, toute de musicalité délicate – se prêtant par ailleurs bien volontiers

(et avec beaucoup de crédibilité) à toutes les excentricités du metteur en scène !

CRITIQUE, opéra. Lille, opéra (du 5 au 16 octobre 2023).
MOZART : *Don Giovanni*. T. Murray, E. Barath, V. Buialskiy, C. Skerath... Guy Cassiers / Emmanuelle Haïm. Photos © Simon Gosselin.

VIDEO : Teaser de “Don Giovanni” selon Guy Cassiers à l’Opéra de Lille

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 8 octobre 2023. F. MENDELSSOHN, BEETHOVEN / SCHUMANN. Orchestre National des Pays de la Loire / Marie-Ange Nguci (piano), David Reiland (direction).

[Au sein de la très riche et éclectique saison 2023/2024](#) de

l'**Orchestre des Pays de la Loire** (ONPL) – dont [son directeur général Guillaume Lamas nous avait explicité les lignes de force en interview](#) -, c'est déjà le deuxième concert symphonique que la **Cité des congrès de Nantes** accueille (avant le Palais des congrès d'Angers le lendemain) – avec comme têtes d'affiche la pianiste albanaise (installée en France en 2011) **Marie-Ange Nguci** et le chef belge **David Reiland**, dans un programme entièrement dédié à la musique symphonique allemande du XIXe siècle (Fanny Mendelssohn, Beethoven, Schumann).



Précisons d'emblée que c'est la phalange "angevine" de l'ONPL que David Reiland dirige ici, la phalange "nantaise" étant de son côté dans la fosse du tout proche Théâtre Graslin pour la "Générale" de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz, car l'**Orchestre National des Pays de la Loire** ayant ceci de particulier qu'il se divise en fait en deux orchestres, l'un basé à Nantes et l'autre à Angers, et que les deux se réunissent quand l'effectif que nécessitent certaines oeuvres le demande...

Comme tour de chauffe, c'est un ouvrage de la trop rare **Fanny Mendelssohn**, longtemps restée dans l'ombre de son illustre frère, qui est mis à l'honneur, avec son *Ouverture en do*, dans laquelle on prend plaisir à entendre un vrai talent pour l'orchestration, tour à tour délicate et puissante. Puis, c'est au tour de la jeune et talentueuse pianiste **Marie-Ange Nguci**, qui a fait ses armes auprès de Nicholas Angelich dès l'âge de 13 ans au CNSMD de Paris, de se produire dans l'un des monuments de la littérature pianistique : le *3ème Concerto pour piano* de **Ludwig van Beethoven**. Même si certains passages ne sont pas sans conflit ni puissance, la pianiste privilégie cependant la lisibilité, l'équilibre et prend ainsi son temps. La musique se profile avec stabilité et naturel, les lignes sont esquissées avec finesse et élégance, tandis que le moelleux du toucher ainsi que la qualité du *legato* de l'albanaise terminent de valoriser l'œuvre. Quant à **David Reiland**, qui dirigeait pas plus tard que la veille (!) son Orchestre National de Metz Grand Est (ONMGE) [dans un opéra de Puccini à l'Opéra-Théâtre de Metz](#), il assure un accompagnement parfaitement réalisé, ordonné et impeccablement dynamique.

Mais c'est en seconde partie de soirée, qui donne à entendre la *Deuxième Symphonie* (1846) de **Robert Schumann**, que l'on est mieux à même de juger à la fois de la bonne santé de l'ONPL et des qualités du chef belge. Car cette œuvre est difficile à tout point de vue, composée en pleine détresse psychologique du compositeur allemand, qui lui a cependant permis de marquer une victoire temporaire sur la maladie – qui allait finalement l'emporter quelques années plus tard.

Elle débute par une longue, majestueuse et solennelle introduction cuivrée quasi religieuse. Dans ce premier mouvement *Allegro*, Reiland maintient une dynamique soutenue et tendue, ponctuée par des timbales quelque peu envahissantes. Puis on savoure la précision de la mise en place dans le dialogue serré entre vents et cordes d'un *Scherzo* ici

particulièrement haletant, et notamment incisif dans les attaques de cordes. Admirablement romantique, l'*Adagio* fait valoir la beauté et le legato des cordes, comme l'excellence de la petite harmonie (hautbois, clarinettes, flûtes) dans un moment empli de mélancolie et de sérénité conquise de haute lutte... et qui trouve son majestueux aboutissement dans l'allégresse d'un *Finale* dans lequel la phalange ligérienne brille de mille feux !

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 8 octobre 2023. F. MENDELSSOHN, BEETHOVEN / SCHUMANN. Orchestre National des Pays de la Loire / Marie-Ange Nguci (piano), David Reiland (direction). Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Marie-Ange Nguci interprète la *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de Rachmaninov à la Philharmonie de Paris

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 10 octobre 2023. MEYERBEER : L'Africaine. K. Deshayes, F.

Laconi, J. Boutillier, H. Carpentier... C. Roubaud / N. Abbassi.

Alors que l'on avait quitté, [en juin dernier](#), l'Opéra de Marseille avec le chef d'oeuvre de **Giacomo Meyerbeer** que sont Les Huguenots, c'est avec l'ultime ouvrage lyrique du maître allemand que Maurice Xiberras a souhaité inaugurer sa saison 23/24 ([sur laquelle il nous a fait de nombreuses confidences en interview](#)) : "L'Africaine" (1865).



Commençons par le principal point négatif de la soirée, les nombreuses coupures effectuées par **Roberto Rizzi-Brignoli**

(tout ça pour, au final, jeter l'éponge et tendre la baguette à son collègue égyptien **Nader Abbassi...**), réduisant une partition d'une durée de plus de 4h de musique... à moins de 3h ici – ce qui ne rend pas justice à ses nombreux mérites, en gommant une bonne partie de ses aspects novateurs (même si, soyons francs, l'ouvrage ne se hisse pas au même niveau de splendeur que *Les Huguenots* ou *Le Prophète*...). Cette grosse heure manquante, en plus de déséquilibrer l'œuvre, retire beaucoup de son intérêt à l'entreprise de réhabilitation d'une partition aussi rare que mal aimée. Et si les coupures sont ici trop nombreuses pour les nommer toutes, citons par exemple celles pratiquées dans le long *Prélude* orchestral du III, ou encore, au V, le second air d'Inès et la dernière intervention de Vasco de Gama.

Et puis comment ne pas regretter aussi le côté "spartiate" de cette production confiée à **Charles Roubaud**, qui souffre du même "mal" que *Les Huguenots* réglés par Louis Désiré *in loco* en juin dernier, c'est à dire un manque de faste qu'appelle pourtant tout ouvrage se référant au style "Grand Opéra français", genre auquel se rattache les trois ouvrages meyerbeeriens précités, et dont *L'Africaine* est l'un des fleurons. Certes, de magnifiques images vidéos (signées par **Camille Lebourges**) sont ici offertes à la rétine des spectateurs (en se substituant à l'indigente scénographie d'**Emmanuelle Favre**...), et la scène de l'orage qui clôt le troisième acte ou la dernière image du spectacle – avec ses corolles de fleurs qui s'agrandissent pour emplir tout l'espace de l'écran géant placé en fond de scène – font certes leur petit effet. Mais le bât blesse également dans la direction d'acteurs effectuée ici *a minima* par Charles Roubaud, qui s'est visiblement peu intéressé à la psychologie, aussi fruste soit-elle, des divers protagonistes. Ils restent ici des marionnettes aux réactions prévisibles, mais non motivées par un travail en profondeur sur leur comportement.

Par bonheur, hors un emploi (**Cyril Rovey**, Grand-Prêtre de Brahma à la ligne de chant chaotique et aux aigus pénibles, violemment sanctionné par des huées au moment des saluts), la distribution réunie sur le Vieux-Port soulève l'enthousiasme. Après avoir illuminé le rôle de Valentine ici-même en juin, **Karine Deshayes** ([qui nous a accordé une interview à l'occasion de cette prise de rôle](#)) prouve à nouveau – avec le rôle de Sélika – qu'elle n'a pas de rivale aujourd'hui dans ce répertoire lié à jamais à Cornélie Falcon (bien que décédée à la création de ce dernier *opus* meyerbeerien), possédant les mêmes atouts que son illustre consoeur, à commencer par un phénoménal ambitus vocal, d'un grave sonore à un extrême aigu puissamment projeté et longuement tenu – venant ainsi sans le moindre encombre à bout d'un des rôles parmi les plus redoutables du répertoire. Sa cavatine du II, "*Sur mes genoux*", est emplie de sensualité, d'abandon langoureux, avec des accents voluptueux, tandis que son air final "*Je vois la mer immense*", scène à mi-chemin entre les adieux de Didon et la mort de Mélisande, lui permet de révéler son tempérament dramatique hors-normes, qui mérite que l'on parle de "La" Deshayes... comme on disait "La" Caballé !

Face à elle, **Florian Laconi** ne démerite absolument pas, le rôle de Vasco de Gama s'avérant idéal pour mettre en valeur les qualités vocales actuelles du ténor messin : l'éclat et même la flamboyance d'un timbre pourtant par essence peu flatteur, la longueur du souffle, l'élargissement de l'émission dans l'aigu sont autant d'atouts que le chanteur use avec adresse pour peindre le caractère finalement aussi égoïste que méprisable du héros portugais, qui fait ici passer la recherche de la gloire bien avant la fidélité à la parole donnée.



Autre bonne surprise, la soprano **Hélène Carpentier** – dont l'ardente Electre dans *Idoménée* de Campra à Lille il y a deux ans nous avait impressionnés – campe une parfaite Inès, avec son timbre lumineux et pur, qui traduit idéalement le caractère virginal de l'héroïne. Quel crève-cœur, dès lors, qu'on lui ait supprimé son second air au début du V, "*Fleurs nouvelles, arbres nouveaux*" ! Autre bonheur de la soirée, le Nélusko de **Jérôme Boutillier** qui possède l'exacte vocalité de son personnage, écrit sur mesure pour le célèbre baryton Jean-Baptiste Faure, interprète verdien par excellence – et l'on sait quel exceptionnel Posa a été Jérôme Boutillier, sur cette même scène, la saison dernière. Son magnifique phrasé rend justice, notamment dans son morceau de bravoure "*Adamastor, roi des ondes profondes*", à un rôle encore inscrit aux règles du premier romantisme. Enfin, les nombreux *comprimari* (hors donc Rovey) remplissent tous dignement leur tâche, ainsi de **Patrick Bolleire** en Don Pedro, **Christophe Berry** en Don Alvaro

ou encore **François Lis** en Don Diego, et avec une mention spéciale pour la basse **Jean-Vincent Blot** qui campe un impressionnant Grand Inquisiteur.

En fosse, le chef égyptien **Nader Abbassi**, malgré des *tempi* parfois un peu lents, dirige avec beaucoup de scrupule la partition de Meyerbeer, mais aussi parfois une vraie richesse de nuances (comme dans l'envoûtant *Prélude* du III), tandis que les chanteurs sont efficacement soutenus. De leur côté, les **Chœurs de l'Opéra de Marseille** – préparés ici par **Christophe Talmont** (suite au départ d'Emmanuel Trenque pour La Monnaie de Bruxelles) – trébuchent parfois sur les nombreux ensembles qui leur sont dévolus, mais dans lesquels, il faut bien avouer, le compositeur accumule les difficultés techniques, autant que les attaques à découvert.

Bien que clairsemé, en cette soirée de dernière, le public ne fait pas moins un triomphe aux artistes au moment des saluts, **Karine Deshayes** recevant notamment un surcroît de vivats mérités pour son incandescente Sélika !

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 10 octobre 2023. MEYERBEER : L'Africaine. K. Deshayes, F. Laconi, J. Boutillier, H. Carpentier... C. Roubaud / N. Abbassi. Photos © Christian Dresse

VIDEO : Trailer de « L'Africaine » de Giacomo Meyerbeer à l'Opéra de Marseille

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 9 octobre 2023. ROSSINI : La Cenerentola. Thomas Hengelbrock / Damiano Michieletto

Parmi les événements lyriques du début de saison, la nouvelle production de *La Cenerentola* (1817) de Gioachino Rossini permet de retrouver au Théâtre des Champs-Élysées le metteur en scène italien Damiano Michieletto, après son controversé *Jules César* de Haendel, donné ici-même l'an passé. La sobriété est de mise au début du spectacle, où la transposition contemporaine s'épanouit dans le quotidien d'une cafétéria aussi triste que blafarde, mettant en valeur les costumes de mauvais goût des deux soeurs de Cendrillon. Michieletto joue à plein la carte de l'opposition sociale entre riches décérébrés et égoïstes d'un côté, face à la générosité du Prince et de sa future promise, de l'autre. Pour autant, la farce met un peu de temps à décoller, tant les caricatures tournent à vide, à force des répétitions des mêmes idées. Il faut attendre l'invitation au bal pour que le spectacle décolle enfin, avec la mise en avant du personnage d'Alidoro, grisé en une sorte d'envoyé divin : on comprend dès lors pourquoi il était littéralement descendu du ciel, en début de spectacle. Cette idée savoureuse permet de réintroduire une forme de magie, là

où l'adaptation du conte par les librettistes de Rossini l'en avait privé, à l'instar de la fée absente de l'opéra. Tout du long, Alidoro manipule les uns et les autres pour donner davantage de cohérence à l'action, tout en naviguant entre touches humoristiques et délicatesse poétique. Avec ce personnage, on pense parfois à une idée semblable développée par Stefan Herheim à Lyon, introduisant un double de Rossini comme une sorte de Monsieur Loyal ([voir le compte-rendu de cette production, en 2017](#)). Finalement très fidèle au livret, le travail de Michieletto s'accompagne d'une virtuosité visuelle toujours aussi inventive, de l'exploration surprenante de la scénographie dans les hauteurs aux éclairages variés (revisitant ainsi le même plateau au I et au III pour leur donner deux atmosphères complètement différentes).



La production est accueillie par des applaudissements

enthousiastes, même si quelques huées viennent gâcher la fête au moment des saluts, ici ou là. L'exécution musicale fait davantage l'unanimité, tant il est vrai qu'on trouve en **Thomas Hengelbrock** un interprète de grande classe, tirant Rossini vers une élégance toute mozartienne, à force d'allègement des textures. L'exploration des détails de la partition permet de se délecter des sonorités sur instruments d'époque, malgré quelques verdeurs aux bois, en un sens des nuances et de la respiration toujours éminemment théâtrales dans les parties apaisées – en contraste avec les verticalités plus enflammées. Ce travail d'orfèvre est toujours très respectueux du plateau (y compris le superlatif **Choeur Balthasar Neumann**), qui n'a jamais à forcer la voix pour affronter la fosse.

On retrouve en **Marina Viotti** une Angelina de haute volée, à force de phrasés souples et harmonieux, sans parler de son intelligence au service du texte, toujours aussi stimulante. Si la chanteuse franco-suisse se saisit de toutes les difficultés techniques, elle peine toutefois à convaincre dans son premier air, faute d'un timbre plus harmonieux, au léger *vibrato*. On aimerait aussi l'entendre dans des rôles plus ardents, à même de faire valoir ses qualités théâtrales, [comme celui que lui avait confié le Théâtre des Champs-Élysées en 2015, dans La Périchole d'Offenbach](#)). A ses côtés, **Levy Sekgapane** (Don Ramiro) ravit par sa fraîcheur de timbre, d'une jeunesse rayonnante et parfaitement en phase avec le rôle. Même si on note une timidité plus prononcée dans les dialogues, notamment des piani un peu pâle, le ténor sud-africain ravit par son brillant et son articulation, lorsque l'émission est en pleine voix. On aime aussi le Dandini d'**Edward Nelson**, à la technique sans faille sur toute la tessiture, sans parler de sa projection aisée. Les quelques raideurs dans l'interprétation devraient rapidement disparaître, tant le rôle semble lui convenir comme un gant. Belle idée, aussi, de confier le rôle d'Alidoro au sonore **Alexandros Stavrakakis**, qui se régale de son rôle de maître de cérémonie avec un plaisir gourmand, imposant sa voix profonde

et pénétrante à toute l'assistance. Les rôles comiques trouvent en **Peter Kálmán** (Don Magnifico) un interprète tout aussi truculent, aux graves mordants, bien épaulé par ses comparses délicieusement vénéneuses, **Alice Rossi** (Clorinda) et **Justyna Ołów** (Tisbe).

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 9 octobre 2023. ROSSINI : La Cenerentola. Marina Viotti (Angelina), Levy Sekgapane (Don Ramiro), Edward Nelson (Dandini), Peter Kálmán (Don Magnifico), Alice Rossi (Clorinda), Justyna Ołów (Tisbe), Alexandros Stavrakakis (Alidoro), Orchestre et Chœur Balthasar Neumann, Thomas Hengelbrock (direction musicale) / Damiano Michieletto (mise en scène). A l'affiche du Théâtre des Champs-Élysées à Paris, jusqu'au 19 octobre 2023. Photos (c) Vincent Pontet

VIDEO : Teaser / Répétitions sur scène de « La Cenerentola » selon Michieletto au TCE

CRITIQUE, danse. METZ : Cité de la Musique / Grande salle de l'Arsenal, le 6 octobre

2023. EMANUEL GAT : “Träume”, d’après des textes et musiques de Richard Wagner et Mathilde Wesendonck.

La dernière pièce du chorégraphe israélien **Emanuel Gat**, “*Träume*”, a été l’un des événements majeurs du dernier Festival de Pâques de Salzbourg, car c’est la première fois que la danse était invitée au plus prestigieux des festivals de musique classique et d’art lyrique au monde. Et c’est donc une première française que la **Cité de la musique de Metz** (dont nous avons [annoncé récemment la pléthorique saison dans ces colonnes](#)) propose à son public, puisque le célèbre chorégraphe est désormais **en résidence in loco**, après avoir été “*artiste associé*” du Festival Montpellier Danse en 2013, puis en résidence de 2016 à 2018 dans cette même ville.



Bizarrement (ou pas...), ce sont surtout des chorégraphes israéliens (Saar Magal et son *Hacking Wagner* en 2012 à Munich) qui ont rapproché l'univers de la danse et la musique de l'antisémite notoire qu'était **Richard Wagner** – précisément ou à cause des écrits ouvertement antisémites de ce dernier. C'est ainsi que Gat a imaginé cette pièce d'une heure intitulée "*Träume*" ("*Rêve*") à partir – et en utilisant – des textes et des musiques de l'Echanson de Bayreuth (mais aussi de sa muse Mathilde Wesendonck, à qui est justement dédiée le Lied "*Träume*", dernier des cinq Lieder composant les fameux *Wesendonck Lieder*). La pièce est ici défendue par sa compagnie **Rock Riding School**, composée de treize danseurs et danseuses, et la **Grande salle de l'Arsenal** – conçue tout en bois clair par Riccardo Bofill – se transforme en véritable cathédrale d'art, grâce aux lumières réglées par Gat lui-même, tandis que sa compagnie n'investit pas seulement le plateau mais également les coursives arrières et latérales de l'immense vaisseau en bois.

Quand les spectateurs entrent dans la salle, un danseur est déjà affalé dans un grand canapé rouge, vêtu d'une robe "baroque" de la même couleur. Puis les lumières s'éteignent, et un autre danseur, vêtu d'une sorte de tutu blanc, fait son apparition derrière les piliers de bois tout en haut derrière la scène, ce dernier se mettant à énumérer des sentences extraites de "*L'Art et la Révolution*", livre majeur que Wagner publia à l'orée des années 1848/49, en opposition au gouvernement provisoire de Dresde. Et puis le séraphin blanc commence à descendre les marches depuis l'arrière-scène, sue lesquelles il est rejoint par une douzaine d'autres messagers célestes (tout de blanc vêtus aussi), et tous investissent alors l'espace entier du plateau.

Puis la musique surgit, celle des *Wesendonck Lieder* précités, qu'Emanuel Gat interprète plus qu'il ne les illustre ici : la danse ressemble à un flux associatif, d'où émerge des sculptures en mouvement, des frises corporelles ordonnées en diagonale ou des groupes d'expressions chorales. En général, le moment expressif constitue le socle sur lequel ces "rêves" s'épanouissent, telles des plantes aquatiques enlacées. Puis les treize artistes enlèvent leurs costumes blancs, dans une seconde partie, disparaissent et reviennent vêtus de robes de taffetas froissées. Entre les pauses, quand la voix de Julia Varady s'éteint (puisque c'est l'enregistrement discographique des *Wesendonck Lieder* retenu ici), les crinolines et longues traînes qu'ils arborent crissent et bruissent.

Puis, la plupart des danseurs s'assoient sur le canapé rouge pour assister au geste chorégraphique de deux, trois ou quatre danseurs, que l'on voit s'étreindre, de plus en plus ardemment, comme si une tempête émotionnelle s'emparait d'eux. Tel un ouragan, la musique entraîne le groupe de danseurs dans une spirale, puis les ramène vers les marches des escaliers. Il ne reste alors plus que deux corps dansants, au centre du plateau, modelés par une lumière tamisée... jusqu'à ce que le double organisme disparaisse dans l'obscurité. C'est tout

simplement Superbe !

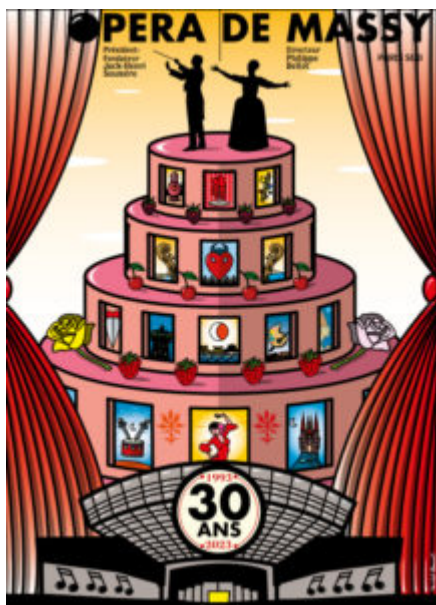
CRITIQUE, danse. METZ : Cité de la Musique / Grande salle de l'Arsenal, le 6 octobre 2023. EMANUEL GAT : "Träume", d'après des textes et musiques de Richard Wagner et Mathilde Wesendonck. Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Extraits de "Träume" d'Emanuel Gat (Salzbourg, avril 2023)

**CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra.
Le 6 octobre 2023. Soirée
spéciale des 30 ans. Armando
Noguera, Gabrielle
Philiponet, Eleonore
Pancrazi... Dominique Rouits /
Orchestre de l'Opéra de Massy**

**Le spectacle lyrique a pleinement trouvé
sa place et les conditions de son essor à**

l'Opéra de Massy. C'est naturellement le sentiment qui s'empare de tous les spectateurs à l'issue de cette soirée anniversaire, célébrant les 30 ans de l'institution, à plusieurs titres exemplaires.



Au moins sur deux points : artistique car ici dans le sud de Paris, au nord de l'Essonne, l'éclectisme et l'excellence de chaque saison suscitent l'admiration (ainsi, entre autres, la prochaine nouvelle production à venir, incontournable dans l'agenda francilien : Dialogues des Carmélites de Poulenc, les 10 et 12 nov, nouvelle production lançant la nouvelle saison lyrique) ; c'est aussi sur le plan sociétal et populaire, une réalisation plus que

convaincante, revitalisant tout un quartier que l'on pensait « perdu » et enclavé, grâce à l'émergence réussi d'un pôle culturel dont la prochaine étape, allant grandissant, sera l'inauguration du Centre Beaubourg derrière le théâtre lui-même. Voilà qui augure un rayonnement magistral au sud de l'Île de France, renforcé aussi par la prochaine station « Massy-opéra » qui rendra d'autant plus accessible la scène lyrique et musicale pour tous les franciliens et tous les visiteurs de toute provenance...

Ce soir, les élus sont présents (à l'échelle de l'Etat, de la Région et aussi de la Municipalité, tous réunis autour du directeur général **Philippe Bellot**). Car l'Opéra de Massy est le fruit d'une chaîne de décideurs dont les différents profils ont su jouer la carte de la complémentarité ; ils ont maintenu

coûte que coûte la continuité du projet, menant à son inauguration en... octobre 1993. Bel exemple de concertation et d'entente politiques. Une exposition d'affiches et de témoignages rend compte des 3 décennies passées. En fond de scène, des images d'archives évoquent quelques grands moments opératiques d'une histoire déjà riche en saisons plurielles et en grands moments vécus par le public.

La greffe a pris et Massy contre toute attente, malgré la concurrence fournie des théâtres d'opéras dans Paris intra-muros, a trouvé et fidélisé ses publics. Devant une salle comble, la soirée enchaîne les pièces maîtresses du répertoire, ... des extraits qui ont enchanté les spectateurs massicois et qui depuis sont restés dans la mémoire collective.

Sur scène, l'Orchestre de l'Opéra à son grand complet est dirigé par **Dominique Rouits**, chef attitré (et fondateur) de l'Orchestre de l'Opéra de Massy, qui soigne l'éclat, la transparence, l'intensité dramatique de chaque air. Après une pétillante ouverture qui porte la signature du génial Rossini (Semiramide), servi par une somptueuse acoustique, chaque séquence lyrique transporte ; c'est une fête certes, – le plaisir se lit sur le visage des 4 chanteurs invités ; mais la soirée révèle aussi des tempéraments dramatiques qui malgré la découpe en extraits, savent s'immerger et exprimer la profondeur du drame concerné. Dans la joie et la facétie, un rien provocante (**Eleonore Pancrazi** dans La Cenerentola de Rossini) ou l'extase amoureuse, cet enivrement des sens qui diffuse jusque dans l'orchestre (duo Mimi / Rodolfo de La Bohème de Puccini par **Gabrielle Philiponet** et **Jean-François Marras**).

La seconde partie gagne une intensité décuplée grâce à une sélection qui tout en évoquant les productions déjà vues et applaudies in loco, convoque certains airs parmi les plus intenses de l'opéra romantique français.

Saluons le duo de Cendrillon et du Prince, page subtile et sensuelle d'un ouvrage méconnu (Cendrillon de Massenet, avec **Eleonore Pancrazi** et **Gabrielle Simmonet**), et surtout le duo final, hautement spirituel et tragique de Thaïs de Massenet, où dans les rôles respectifs du moine Athanaël et de l'ex courtisane à Alexandrie, **Armando Noguera** et la même **Gabrielle Philiponet**, éblouissent en intensité et en justesse. Défendu par d'aussi solides interprètes, le duo fait surgir le grand frisson dans la salle massicoise. Le baryton nous avait régalié précédemment dans deux scènes rares ; exigeant du chanteur, un vrai travail d'acteur (l'air de Ford de Falstaff de Verdi qui exprime une jalousie dévorante et rentrée ; et aussi le superbe « Avant de quitter ces lieux » de Valentin dans le Faust de Gounod).

Orchestre aux teintes et accents luxueux, chanteurs plus qu'investis... Que demander de plus ? Bon anniversaire à l'Opéra de Massy ! Cette soirée incarne le souci de qualité, transmet l'émotion en partage ; elle exprime aussi cet esprit de famille, élément incontournable pour la continuité de l'aventure. De toute évidence, dans la perspective du futur grand pôle culturel, l'Opéra de Massy est promis à de somptueuses prochaines réalisations. A suivre désormais.



CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra. Le 6 octobre 2023. Soirée spéciale des 30 ans. Direction et commentaires : **Dominique Rouits/ Orchestre de l'Opéra de Massy. Avec**

Soprano : Gabrielle Philiponet
Mezzo-Soprano : Eleonore Pancrazi
Ténor : Jean-François Marras
Baryton : Armando Noguera

Photo : © Classiquenews 2023

Prochain événement à l'Opéra de MASSY : Dialogues des Carmélites de Francis Poulenc, très prometteur lancement de la nouvelle saison lyrique 2023 – 2024 : les 10 et 12 nov 2023.

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison de l'Opéra de Massy :

<https://www.classiquenews.com/opera-de-massy-nouvelle-saison-2023-2024/>

La saison des 30 ans ! Inauguré le 9 oct 1993 par Teresa Bergenza, **l'Opéra de Massy** souffle lors de sa nouvelle saison 2023 / 2024, ses déjà... 30 ANS ! Pour ouvrir un nouveau cycle festif et très prometteur, l'Orchestre de l'Opéra de Massy joue un premier concert des grandes pages lyriques ayant marqué l'histoire du Théâtre depuis sa création (**Gala des 30 ans, 6 et 7 oct 2023**).

LIRE nos articles dédiés à l'Opéra de MASSY, dont notre **entretien avec Xavier ADENOT**, directeur de la production, à propos de la nouvelle saison 2023 – 2024 de l'Opéra de Massy – spéciale 30 ans :

<https://www.classiquenews.com/?s=massy>

VIDÉO :

VOIR le FILM SOUVENIR / Documentaire – Les 30 ans de l'Opéra de MASSY :

Entretien avec Dominique Rouits, directeur de l'Orchestre de

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre, le 7 octobre 2023. PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo... Paul-Emile Fourny / David Reiland.

Comme l'on pouvait s'y attendre, c'est une mise en scène à la fois classique et de bon goût de **La Bohème** de **Giacomo Puccini** que **Paul-Emile Fourny** a imaginée pour son fief de l'**Opéra-Théâtre de Metz**. Cela est dû, en grande partie aux très jolis décors de **Valentina Bressan**, dans un style industriel, avec de grandes vitres de type ateliers. L'ombre du moulin-rouge plane sans cesse, ses ailes tournoyant discrètement à l'arrière-plan des quatre actes. De même, les artistes féminines du **Choeur de l'Opéra-Théâtre de Metz Eurométropole**, qu'il faudra saluer pour leur entrain autant que leur cohésion, car ici habillées comme des danseuses de cancan, n'hésitant pas à soulever leurs jupons dans les derniers accords de l'acte II du Café Momus. C'est un spectacle qui se veut une ode à la jeunesse et à l'énergie vitale – quand bien même contrariées par les dures réalités de la vie !



La jeune soprano finlandaise **Tuuli Takala** n'a pas besoin de tousser à qui mieux mieux – ce qu'elle ne fait d'ailleurs à aucun moment ! – pour se montrer émouvante en Mimi. Son entrée en scène ressemble à celle d'une écolière sage et bien élevée, et sa mort est l'extinction timide d'une jeune fille fragile. Côté voix, son timbre pudique mais soutenu, d'une étoffe soyeuse, appuyé sur un souffle égal et malléable, épouse les exigences du chant puccinien. Las, son Rodolfo – le ténor franco-marocain **Amadi Lagha** – tranche radicalement avec une voix dont la robustesse et la puissance semblent sans limite, déparaillant le couple. Ce Calaf et Radamès d'exception se fourvoie dans un rôle qui appelle autrement plus de nuances et de délicatesse, et ses "*Mimi*" finaux percent plus les tympans qu'ils ne déchirent l'âme.

En grande forme, le baryton catalan **Joan Martin-Royo** est un Marcello lyrique, puissant, et surtout soucieux de faire vivre un personnage complexe. De son côté, la pétulante soprano lyonnaise **Perrine Madoeuf** joue Musetta avec beaucoup de chien, mais son éclat n'est pas seulement scénique, sa voix fraîche

possédant toute la souplesse et tout le brillant requis par sa partie. Le bondissant baryton slovaque **Csaba Koltar** s'avère parfaitement distribué en Schaunard, ce qui est le cas aussi du Colline de la basse franco-biélorusse **Alexey Birkus**, dont le "*Vecchia zimarra*" est particulièrement applaudi. Enfin, le Chœur d'enfants et le chœur maison déploient toutes les vitamines requises dans leurs quelques apparitions à l'acte II.

En fosse, le directeur musical de l'**Orchestre National de Metz Grand Est**, le chef belge **David Reiland**, tient sa phalange (et son plateau) avec un dynamisme qui force l'admiration. Avec autant de précision que de rigueur, il veille à l'architecture générale de l'ouvrage, tout en respectant la couleur sonore particulière de chacun des actes.

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre (du 1er au 7 octobre 2023). PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo... Paul-Emile Fourny / David Reiland. Photos © Luc Bertau.

VIDEO : Trailer de « La Bohème » de Puccini selon Paul-Emile Fourny à l'Opéra-Théâtre de Metz